

ÉPISODE I

UN ROYAUME POUR UN CHEVAL

Magellan...

Magellan, c'est la statue du Commandeur, une vie majuscule, le nom donné à un détroit du bout du monde et à une sonde spatiale lancée vers Vénus en 1989. Un nom qui dit les confins, les limites repoussées, l'impensable accompli.

Un nom, aussi, qui suffit à faire surgir les « Grandes Découvertes », c'est-à-dire l'idée arrogante que l'Europe s'est longtemps faite d'elle-même, de son excellence, de sa précellence – l'un des premiers maillons de la généalogie à fil tendu de notre orgueil.

Mais qui est *vraiment* Fernand de Magellan ?

Il est toujours plus facile de poser des questions simples que d'y répondre. Magellan c'est une vie majuscule, oui, mais des archives minuscules, du moins dès qu'il est question de l'homme et pas seulement de son exploit.

Car Magellan, à la différence de Christophe Colomb ou de Hernán Cortés, ne nous a pas laissé grand-chose de sa plume. Les documents portant sa signature se comptent sur les doigts des deux mains : un testament, une lettre de récriminations adressée au roi d'Espagne, un jeu d'actes notariés à propos d'un prêt jamais remboursé, deux ou trois documents de bord hâtivement griffonnés.

La légende et quelques historiens à l'esprit aventureux le font naître à Sabrosa, dans la région du Trás-os-Montes, au nord du Portugal, vers 1480, pour lui donner comme région d'enfance un pays de vignes et de citadelles, et surtout pour le faire mourir avant quarante ans, comme tous les héros.

Mais dans les années 1560, l'humaniste Fernão de Oliveira assigne plus raisonnablement pour berceau à sa famille la ville de Porto.

Oliveira est certes un singulier personnage – pilote de marine, chapelain du roi et grammairien, la combinaison n'est pas commune. Mais il écrit moins de quarante ans après la mort de Magellan, et il est probable qu'il a eu accès à des témoignages et à des sources de première main qui nous font défaut. Et de fait, dans son testament du 24 août 1519, Magellan lègue une partie de ses biens à un monastère de Porto, ainsi que la coquette somme de 30 000 maravédís à son page, Cristovão Rebelo, lequel était natif de Porto.

Ni chais ni châteaux, donc, mais l'odeur âcre des pêcheries et des chantiers navals qui s'égrènent le long du Douro : on peut bien le rêver gamin des champs, Magellan est plus vraisemblablement enfant des marées.

Il n'est assurément pas issu d'une famille de grandes armoiries : on connaît les noms de ses parents, Rui de Magalhães et Alda de Mesquita, les prénoms de sa sœur, Isabel, et de ses frères, Duarte et Diogo de Sousa, mais guère plus. Le seul portrait de lui venu à notre connaissance est celui brossé par l'évêque du Chiapas et grand défenseur des Indiens, Bartolomé de Las Casas. Las Casas l'a rencontré en 1518, et dans son *Histoire des Indes*, rédigée dans les années 1530, il s'en souvient en ces termes :

Ce Fernão de Magalhães devait être homme de courage et valeureux dans ses pensées et pour entreprendre de grandes choses, quoique sa personne fût de peu de prestance, car il était petit de taille et ne paraissait pas avoir de grandes capacités, encore qu'il ne laissât pas non plus entendre qu'il manquât de sagesse et que quiconque le pût facilement dominer, parce qu'il semblait être réservé et courageux.

Magellan n'a donc pas le physique de l'emploi : on attendait un rude gaillard, corps et visage taillés à la serpe, certitudes en sautoir, et voici que paraît un petit homme taciturne.

De son enfance et de son adolescence, nous ne savons rien. Il pourrait avoir été apparenté au lignage des Sousa d'Arronches, qui siégèrent un temps au Conseil du roi, et sous leur patronage avoir officié comme valet de la reine Leonor.

Mais là encore, les hypothèses courent plus vite que les documents. Tout au plus savons-nous, par une quittance de solde de juillet 1516, que Magellan a alors atteint le rang modeste de chevalier-écuyer de la Maison royale, et qu'il est en conséquence « pensionné » à hauteur de 1 850 reis par mois : un salaire de misère, moindre que celui d'un artisan spécialisé – mais auquel s'ajoutent chaque jour, il est vrai, vingt litres d'orge pour l'entretien de sa monture.

L'histoire – la légende, donc – commence avec les archives, en 1505. Magellan est alors à bord de l'une des nefes de la flotte du tout premier vice-roi des Indes, Francisco de Almeida, qui lève l'ancre à Lisbonne le 25 mars 1505.

Un vice-roi des Indes ? En 1505 ?

Ces Indes-là sont l'Inde, tout bonnement – car l'Asie commence à se mailler de fortins et de comptoirs portugais. L'épopée des Indes a commencé. Une épopée au sens propre : un mouvement brownien d'hommes et de nefes que des bardes transforment en un récit sans trêve ni trouées, et ce faisant en un destin providentiel.

Ainsi du plus célèbre d'entre eux, Luís de Camões, qui achève en 1556 les *Lusiades*, un monument de patriotisme pleurnichard. Il y chante longuement les mérites et les prouesses de Vasco de Gama, qui a le premier rallié les côtes méridionales de l'Inde, en 1498. Et il nous explique comment, avant cela, la « route des Indes » a été patiemment, méthodiquement ouverte par un cortège de héros qui tous répondaient au même appel :

Qu'on cesse de vanter à la terre étonnée
Les voyages fameux et d'Ulysse et d'Énée.
Alexandre, Trajan, que vos pompeux exploits
Cessent de fatiguer la déesse aux cent voix.

Héros, divinisés par l'antique Parnasse,
Cédez à des héros dont l'éclat vous efface,
Aux enfants de Lusus dont les fiers étendards
Furent partout chéris de Neptune et de Mars.

L'épopée des Indes, c'est cela: l'idée que durant près d'un siècle, toutes les navigations sont pensées et accomplies dans un seul et même but – rallier l'Inde, puis, surtout, l'empire du Grand Khan, dont Marco Polo a vanté les merveilles.

Et pour prouver la continuité de cette ambition, les chroniqueurs lisboètes transforment l'un des fils du roi Jean I^{er} de Portugal, l'infant Henri, en un personnage truculent: « Henri le Navigateur ». Mais « Henri le Navigateur » n'a jamais vraiment navigué. Tout au plus a-t-il traversé le détroit de Gibraltar puis financé, une fois devenu gouverneur de l'Algarve, certaines expéditions sur la côte ouest de l'Afrique. Et ce non pas pour remplir les blancs des portulans, mais simplement parce qu'il avait obtenu du pape le droit d'en tirer bénéfice. Son frère Pierre, lui, a voyagé loin – mais pas en direction de l'Asie: jusqu'au Danube, en passant par l'Angleterre.

Alors oui, ce sont peut-être les deux infants qui ont persuadé leur père de la nécessité de la conquête sabre au clair de l'enclave de Ceuta, sur les côtes marocaines. Mais il n'en allait de rien d'autre, semble-t-il, que de leur soif de titres. Ce que jeunesse veut...

Car pour les chroniqueurs de l'expansion portugaise, tout commence par la prise de Ceuta, en 1415, et tout s'achève avec l'arrivée de Vasco de Gama à Calicut, en 1498. Madère en 1419, les Açores en 1427, le cap Bojador, au sud du Sahara, en 1434, le Sénégal en 1441, la Guinée en 1450: une progression par sauts de puce, en bordure de l'Atlantique Nord, à la lisière de ce que l'on appelle encore la « mer des Ténèbres ». Les caravelles ondoient le long des côtes, se fauflent dans les estuaires. Un peu d'or, beaucoup d'ivoire – des esclaves, déjà.